

Lettres de l'oubli

François Teyssandier

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13418ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Teyssandier, F. (2008). Lettres de l'oubli. *Moebius*, (119), 83–88.

FRANÇOIS TEYSSANDIER

Lettres de l'oubli

Je voudrais être une pierre qu'une main lance vers le soleil et qui jamais ne retombe au sol.

L'absurdité d'un tel désir! Il me cloue au fond de mon lit, tout tremblant de honte.

Venir à bout de la nuit comme on met un point à la fin d'une phrase, d'un geste rageur de la main.

L'utopie retorse des mots! Mots qui obstruent la bouche plus qu'ils ne libèrent la langue, mots à broyer entre les dents!

La mémoire devient stèle du néant.

N'abrège pas le malheur insidieux des jours, laisse aux morts leurs obscurs rêves de pierre.

L'éternité est friable comme un os qui se brise.

Il nous faudra mourir ensemble. Ton corps allongé près du mien, dans le froid de la terre, comme des gisants qui s'effritent au fond de ce trou sans nom.

Passion âpre et douce au toucher, qui garde la forme de nos mains et glisse sur ta peau nue comme un songe de lumière. Que le soleil entre dans mes yeux! Qu'il brûle songes passés et songes à venir, jusqu'à ce que les ténèbres m'aveuglent de leur feu!

L'éclair brûle au cœur du silex. Cœur désirant une autre musique!

Accompagne-moi au labyrinthe de l'oubli, romps avec tes dents le fil ténu qui nous rattache au monde!

Je serai sans pitié pour te faire expier ton innocence, pour que tu n'enfantes pas dans la joie. Que la douleur saille de tes os, qu'elle étreigne ton corps que le désir déchire à pleines dents!

Mais pourquoi faut-il que je saigne à ton flanc en venant au monde?

Ta matrice se vide de mon corps. Je tombe ici-bas, en ce lieu désert où tu n'es déjà plus.

Des éperons de ténèbres lacèrent mon visage. Le sang se cabre dans mes veines, bleuit ma langue.

Squelette enjoué!

Passion légère comme le pollen amoureux des vergers. Je devrais t'aimer, dis-tu, comme une lampe éclaire un visage à contre-jour. Dans l'obscurité des nuits qui nous divisent, alors que nos corps s'affrontent sans désir, tu voudrais être incandescente jusqu'à l'âme.

Mais cet œil qui s'ouvre au fond de ta matrice, que voit-il?

L'insomnie rompt les nerfs.

Mort musicienne qui, déjà, se flétrit au luth de l'oubli.

Mortel, enfin, dans ta chair!

Je t'aime à te haïr. Cet amour, arrache-le de ma vie, de la tienne, sans pitié ni remords! Libère mes os qui s'effritent du poids de tes membres! Ne sois pas amère, je porte une couronne d'épines dans mon cœur.

La vie est un ongle qui s'incurve dans la main et qui la troue, insidieusement. La mort parade sur ma tête, danse sur l'œil.

L'œil crie!

Je voudrais être ton double au miroir.

Mais je te clouerais la langue à une planchette de bois si tu t'avises de te gausser de mon trouble!

Sois altière, par amour! Que ta beauté de catin vierge me délivre de toute faiblesse d'âme! L'indécision dans laquelle je me complais est aussi sournoise en veille qu'en songe.

Pardonne à la vilenie, mais outrage la chasteté!
Le vertige des miroirs m'éblouira jusqu'au tombeau.

N'enfante jamais dans ton ventre! Même en pensée.
J'ai le cœur sec. Passion stérile qui brûle au cœur des pierres. Silex incandescent qui rougeoie dans l'œil opaque des saisons. Ma semence ne peut donner vie. Fruit blet que la grêle décapite!

J'ai un arbre mort qui me pousse dans la tête.

Ne raille pas ma perfidie! J'exècre le sang qui coule par ta fente, car il est aussi le mien. Mon âme est vile depuis que je suis venu au monde. Les mots consomment ma langue.

Pourquoi cherches-tu à corrompre ma chair de ta cendre future?

Mon amour pour toi, dis-tu, n'a que la grosseur d'un caillou dans ta main. Le désir corrompt tes rêves, verrouille ton âme à double tour. Ton corps nubile s'écartèle sous ma langue. Saveurs acides sur ta peau mise à nu.

Que la plus fine lame d'un couteau ne puisse se glisser entre nous!

Je te mets au défi de m'aimer. Tu es trop avare de luxure pour plier ton corps à mon plaisir. Et pas assez chaste, comme tu le clames à tous les vents de la folie, pour que ton sexe se farde d'innocence. Tu te pavanés nue devant un miroir, singes l'accouplement avec ta propre image. Lascive jusqu'en tes replis les plus intimes, dans ta chair qui se fane.

L'ongle de la mort crisse sur l'ivoire pur de tes os.

Passion qui est le seul éclair à naître de la montée des sèves et des moissons de l'été, dis-tu ! Mais je défie les astres d'émettre autant de lumière que moi !

Il te faut naître dans chaque étincelle de vie. N'attends pas que le feu agonise sous la cendre, que tes paupières tremblent sous les lèvres froides de la mort !

Sois pure et chaste, au-delà du corps qui s'offre et se refuse. Attends que je vienne au monde, bouche et sexe cousus d'épines.

Je détruirai patiemment tes rêves pour que tu m'appartiennes tout entière, le corps rompu à mes caresses et le désir aux lèvres, comme un fruit gorgé de saveurs et de soleil qui mûrit en secret au creux de la langue.

Risible amour qui pâlit sous ton fard de vierge !

Je me glisserai dans ton lit, souillé par les catins qui se seront frottées à mon ventre, mais pur, je le crois, de toute vilénie mensongère, et prêt à renier tous les sacrilèges anciens.

Je blasphème pour accroître la folie du monde. Pour qu'elle détruise rêves et temples de la pensée.

Accueille-moi les mains remplies d'offrandes. Tes stigmates de femme me baptiseront par le sang versé.

À mon flanc saigne ta fente !

Je te porte dans ma chair. Mais sans désir, je ne suis qu'un squelette qui tombe en poussière dans ton ventre.

Tu t'appartiens si peu que tu refuses à ton corps la moindre étreinte qui le réduirait en cendres sur ma langue. Arrache cette peau factice de tes ongles ! Sois enfin nue ! Je veux te gober tout entière dans ma bouche. Tu seras lisse et chaude comme une pierre qui roule de tes lèvres à mon ventre.

Mais tu n'es qu'une ombre pour moi, malgré tes artifices et tes roueries libertines. Il me faut t'exclure de ma vie, à jamais. Ne te prosterne pas à mes genoux, par pitié !

Je ne peux vivre, ni par l'esprit ni dans ma chair, avec une image de toi qui se modifie au gré de mes songes, et que me renvoie perfidement un miroir aveugle.

Trêve à la sournoise ironie du désir!

J'étais pourtant prêt à plier ton corps à tous mes désirs, sans honte ni luxure. J'en aurais fait patiemment la conquête. Tu ne peux imaginer combien sont obscènes et retorses les ruses du cœur. Je serais parvenu à dompter ton sexe rétif. À l'ouvrir de mes dents. À le forcer de ma langue. Mais tu as refusé de soumettre ton corps à mes désirs, par peur qu'il ne se brise comme du verre entre mes doigts.

Sois cruelle avec toi-même, sans afféterie ni complaisance. Reste vierge, à défaut d'être pure.

Chasteté froide, sexe muselé! Tu seras mère de tous les enfants que nous n'aurons pas.

Clair-obscur de la matrice où suinte sur les parois la mort aveugle.

Passion qui fuse de l'ombre comme un cri qui transperce le regard des morts, comme une flamme lente à corrompre la chair! Tu m'expulses par le bas, tête la première, la bouche emplie de fiel, et voilà la sarabande du sang qui gicle sur mon visage.

Chair profanée par des mains froides comme des serpents!

Si je suis aussi pervers que tu le prétends, alors que le soleil foudroie les anges du péché!

Que je meure d'un coup de lance qui me cloue aux étoiles!

N'enfante pas. Par pitié, n'enfante pas!
Les vers rongent même l'os le plus petit.

Je te crois l'âme pure, pure comme le cristal de l'œil.
Accompagne-moi au tombeau, parée de ta nudité de

vierge. La folie n'a pas de mots. L'éclair non plus! La mort chevauche ta matrice.

Viens avec moi jusqu'au gué. Nous remonterons, de nuit, le fleuve de l'oubli, barque amarrée aux songes et lestée d'offrandes, lampe glissante des morts sur l'eau qui nous emporte vers l'autre rive.

Poussée roide de la tête qui écartèle la fente. Cordon rompu avec les dents. Dès le premier cri, je suis ce noir chaos qui renie déjà ton ventre!

L'inaccessible trou, disais-tu en te gaussant de la mort.

Nous sommes déjà couchés tout au fond, corps recouverts de nos cendres.

Tu le savais, aucune ruse ne triomphe du néant!

De notre vie, il ne reste qu'une étincelle dans ta main. Qu'elle embrase nos corps comme la lampe qui étire l'ombre du soir sur ta peau nue. Nous vivrons ainsi claquemurés dans les ténèbres du cœur. La nuit fermera la marche du cortège. Le sommeil nous clouera aux pierres. Rompus par le charroi de l'hiver, reposant enfin dans l'urne qui renferme tous les songes des morts.

Sang versé, passion sacrilège des amants!

Rite nuptial de la langue!

Charnelle fusion du songe avec le feu!

Âmes étroites et ladres!

Passion défunte et vorace qui renaît sous la cendre des os.

Pourquoi ce cri qui tombe du soleil?